

*L'empreinte douloureuse**

Quand nous quittons les parages de la psychonévrose pour faire face à des états qui se grouperaient en gros sous la rubrique « clinique du vide ou du trop-plein », le point de vue économique de la métapsychologie acquiert plus d'importance que d'habitude. Bien que ne pouvant mesurer les quantités, la psychanalyse ne peut s'en passer dans ses considérations métapsychologiques, surtout s'il est question de cas où prédominent l'épuisement, la fatigue et la douleur ; on nous rapporte, dans ces cas, une guerre incessante sur une scène souvent désertée par la représentation.

En traitant de ce genre de situations, Jean Cournut a dégagé de sa lecture de Freud le mécanisme qu'il a nommé *contre-investissement de fond*. Il a établi la distinction avec le contre-investissement au sens habituel en précisant que celui-ci est un investissement *en contre*, à la place et à côté, alors que le contre-investissement de fond est plutôt la mise en suspens de certaines quantités d'excitation, contrées dans une lutte incessante et épuisante. J. Cournut a également souligné que le trajet de l'excitation

dans le cas du contre-investissement « habituel » mène à l'angoisse, alors qu'il est question de douleur dans le cas du contre-investissement de fond. Tout le problème dans la conduite du traitement analytique se posant en ces termes : comment passer du trajet de la douleur à celui de l'angoisse, ou, selon les mots mêmes de Jean Cournut, comment « transformer le fonctionnement polarisé sur l'excès, le vide et la douleur inépuisable et épuisante en un fonctionnement dont le pivot sera une angoisse capable de réveiller les processus secondaires et de donner à représenter un objet intégrateur de l'excitation. »¹

Il est question, dans cette clinique du vide ou du trop-plein, d'épuisement, de troupes amassées aux frontières, de tentative de blindage face à une réalité qui ne laisse pas de répit. Nous sommes bien dans le domaine de l'énergétique, du quantitatif. Ce n'est sans doute pas un hasard si Freud a eu recours, pour nous parler de la fixation de quantités libidinales, à des métaphores militaires. « *Opération tempête du désert* », titraient en grosses lettres les journaux il n'y a pas si longtemps : désert et tempête, le vide et le trop-plein tout à la fois. Désert qui dans des cas plus heureux est une plage, où les mots et les gestes de l'autre bienveillant et secourable ont accosté à loisir pour y laisser des empreintes que l'enfant décodera en partie, gardant le reste en réserve pour des interprétations futures. Premier temps d'un traumatisme inévitable dont l'après-coup dévoilerait — pour aussitôt le refouler — un sens sexuel, structurant la pensée et lui donnant du jeu pour les temps à venir. Mobilité, transport, métaphore... Destin ordinaire de l'empreinte de l'autre.

À moins que la tempête ne soit venue tout disloquer ; laisser des marques, oui, mais celles d'une destruction aveugle, insensible aux fins tressages qui commençaient à s'étaler sur cette plage désormais désertifiée. Non un transport, mais un ballotement vertigineux ; non écriture, mais morcellement de la surface, déchirure de la page, ou alors palimpseste imposé, discours officiel incontestable, sous peine de mort psychique. Il vaudra mieux désormais n'être plus là quand repassera la tornade. Il faudra se désertifier soi-même pour moins souffrir. Sur la plage dévastée, sous le faux discours, même brisés, les signes sont là, certes, mais leur lecture est à un tel prix ! Il vaut mieux ne rien savoir : quantité quasi pure de toute

représentation... Comment néanmoins maintenir un espace psychique, comment ne pas se dissoudre dans la tempête ni se liquéfier comme un corps gélatineux sur le sable brûlant ? Comment, ne pouvant s'évader de soi ni accueillir en soi les excitations dévastatrices, s'arranger néanmoins pour survivre ?



De la douleur

Pour Freud, la douleur est un phénomène à la fois simple et opaque : dans son texte « *Le refoulement* » (1915), la douleur est dite résulter de la corrosion ou de la destruction d'un organe par un stimulus externe qui « s'intériorise et [fournit] ainsi une nouvelle source *d'excitation constante* et *d'augmentation de tension*. »² Je souligne *excitation constante* et *augmentation de tension* : pour ces deux raisons, la douleur est décrite comme une « pseudo-pulsion ». Mais contrairement au déplaisir dû à l'accumulation de tension pulsionnelle, dont la décharge est source de plaisir, la douleur n'amène pas, en cessant, une sensation de plaisir. La « fausse pulsion » qu'est la douleur demande, dit Freud, ou bien une action spécifique (pour l'éviter) ou bien une diversion psychique (pour s'en distraire). En aucun cas la douleur, contrairement au représentant de la pulsion, ne saurait être refoulée. Aussi Freud abandonne-t-il bientôt, dans ce texte, la référence à la douleur comme modèle pour le refoulement.

Attardons-nous quand même à la douleur, d'autant plus que Freud lui-même y reviendra à plusieurs reprises, notamment dans une annexe à *Inhibition, symptôme et angoisse*, et d'abord dans *Au-delà du principe de plaisir*³. Dans ce dernier texte, en parlant du traumatisme, Freud décrit la douleur physique comme résultat « d'une effraction du pare-excitations sur une étendue limitée » entraînant des mouvements énergétiques d'investissement et de décharge pour la contrer⁴. Quelques lignes plus loin, Freud parle de la névrose traumatique ; celle-ci, par contraste avec l'effraction limitée qui répond de la douleur, est conçue comme « la conséquence d'une effraction étendue du pare-excitations⁵ ». Mais Freud ajoute bientôt : « *L'effroi* conserve pour nous aussi son importance. Il trouve sa condition dans le manque de préparation par l'angoisse,

préparation qui implique le surinvestissement des systèmes recevant en premier l'excitation. Du fait d'un investissement trop bas, les systèmes ne sont pas bien en état de lier les sommes d'excitation qui arrivent de l'extérieur. [...] Nous voyons ainsi que la préparation par l'angoisse avec son surinvestissement des systèmes récepteurs représente la dernière ligne de défense du pare-excitations⁶. »

Il y aurait donc une séquence à établir dans la suite des événements psychiques, qui va de l'effroi (« manque de préparation par l'angoisse », dit Freud), à l'angoisse elle-même, en passant par la douleur. L'effroi, effet de l'arrivée massive d'excitations sur un sujet qui ne s'y attend pas, témoigne d'une effraction étendue où la douleur n'est pas encore présente. Le sujet est, au contraire, insensible, paralysé. L'apparition de la douleur indiquerait déjà une situation moins catastrophique. En effet, la douleur, conséquence d'une effraction *limitée* du pare-excitations, signale qu'un contre-investissement joue un rôle défensif suffisamment grand pour au moins limiter la désorganisation due à cette effraction. Au lieu d'une effraction étendue et sidérante, il y a une lésion plus circonscrite — mais douloureuse — du pare-excitations. Il faut mesurer l'avantage, si l'on peut dire, de la douleur sur l'effroi en songeant à quoi le sujet a ainsi réussi à échapper, soit au danger d'ouvrir la voie à la déliaison de la pulsion de mort dont la compulsion de répétition apparaît comme le seul, et combien problématique, antidote.

Dans sa lutte contre l'effraction massive, la psyché semble en rester au « temps un » du traumatisme et toute son action défensive consiste à garder l'effraction sous contrôle ; elle en conserve par le fait même *une trace*. Trace dont l'aspect quantitatif (douloureux) sera la dimension la plus notable et dont rend compte la présentation clinique des cas qui relèvent de cette problématique : épuisement, vide psychique ; un vide de représentations devant un trop-plein d'excitations. Le contre-investissement *de fond* parviendrait donc à *transformer l'effroi en douleur* (en limitant l'étendue de l'effraction) ; opération analogue à celle du contre-investissement proprement dit qui, dans la phobie par exemple, transforme *l'angoisse* (sans représentation) en *peur* (avec représentation).

La persistance de la douleur, soutenue par le contre-investissement de fond, c'est la transformation d'une effraction quantitative qui déchire le tissu psychique en quelque chose de plus maîtrisable, maintenu à la périphérie, comme une *pseudo-pulsion* — pour reprendre les mots de Freud. Dans *Inhibition, symptôme et angoisse*, Freud essaie de trouver le pont, la passerelle entre douleur corporelle et douleur psychique ; il tente de dialectiser cela avec l'angoisse. Ce bout de texte est parmi les plus hésitants de Freud. Mais là-dessus Pontalis écrit : « L'ambiguïté, la contradiction sont ici la chose même. La douleur nous apparaît en effet comme occupant une position *médiane* : entre l'angoisse et la souffrance du deuil, mais aussi entre l'investissement narcissique et l'investissement d'objet⁷. »

Voulant faire quelque clarté, Freud introduit la *nostalgie* pour expliquer que l'absence de la mère peut, pour le petit enfant, causer non seulement de l'angoisse mais aussi de la douleur. « L'investissement de l'objet absent (perdu) en nostalgie, investissement intense et qui, en raison de son caractère inapaisable, ne cesse d'augmenter, crée les mêmes conditions économiques que l'investissement en douleur concentré sur l'endroit du corps lésé⁸. » Encore Freud aurait-il pu préciser ce qu'il faut entendre par « investissement en nostalgie ». La nostalgie, comme on sait, c'est littéralement la « douleur du retour » ; bien que cela ne soit pas clairement exprimé par Freud, il faut dès lors supposer que cet investissement en « douleur du retour » implique un objet non encore introjecté, non encore représenté, et pourtant pas du tout ignoré : son absence, du moins, est source de douleur. La première représentation de cet objet, ce n'est pas la représentation de quelque chose, mais celle de son absence. Empreinte négative, fondement de toute représentation, l'absence comme proto-objet, comme matrice de représentations, ombre blanche de ce qui manque mais qui ne peut encore être évoqué. Pontalis encore : « Là où il y a douleur, c'est l'objet absent, perdu, qui est présent ; l'objet présent, actuel, qui est absent. Du coup, la douleur de séparation apparaît comme secondaire à une douleur nue, absolue⁹. »

La douleur, par ailleurs, est toujours dite par Freud d'origine *périphérique* (que la source physique soit externe ou interne, c'est pour Freud toujours

la périphérie de la psyché)¹⁰. L'objet perdu, source de douleur nostalgique, serait donc un objet lui-même *périphérique*, ni tout à fait interne (introjecté et représenté dans un fantasme) ni tout à fait externe (complètement ignoré). À un stade où l'objet se présente principalement par les qualités « présent » ou « absent », dont l'alternance est en elle-même ce qui fait signe, ce signe peut ne devenir que la marque d'une douleur. Douleur de l'absence, douleur du retour bien sûr, dans le cas de l'objet secourable. Mais douleur possible aussi de la présence, quand il s'agit de l'objet intrusif, de cet objet trop présent, dont la présence est confondante puisque son intrusion est pire que l'absence, ne laissant rien espérer d'un retour que la répétition de l'intrusion. Il faudrait pouvoir détruire cet objet, pour retrouver à sa place le bon. Dilemme : l'objet est source de douleur, mais il n'y en a pas d'autre. Il est donc gardé, mais en périphérie. Objet-ombre, et non ombre de l'objet¹¹. Quand celle-ci, selon la fameuse phrase de *Deuil et mélancolie*, s'abat sur le moi du mélancolique, elle ne peut le faire que parce que l'objet n'avait jamais été que cette ombre non introjectée. L'*objet périphérique* est donc le lieu d'arrêt, l'île de quarantaine où est conservé un investissement immobile, gelé. Y toucher, c'est raviver la tempête. Le laisser en l'état, c'est rester seul avec son désert.

La psyché se découpe ici sur fond de cette périphérie potentiellement traumatogène ; il n'est pas encore question d'un conflit interne. Pour le dire autrement, il n'y a pas encore le clivage interne de la psyché qui sera amené par le refoulement originaire. L'investissement en nostalgie (équivalent de la douleur physique) serait un mode du contre-investissement de fond.



De l'économie à la topique : éloge de la résistance.

Si l'objet périphérique, objet investi en nostalgie, est un objet du contre-investissement de fond, il s'agit de le concevoir comme objet à la limite du psychique. Toutes les appellations d'objet-limite, d'état-limite, pourraient bien entendu être invoquées ici, malgré le flou conceptuel qu'un trop grand usage leur a donné. L'objet est en effet à la limite de l'objectalité, si l'on

peut dire. Il est plutôt un bouche-trou. Il complète paradoxalement la clôture externe de la psyché alors même qu'il y figure comme ce qui fait brèche douloureuse. Ce qui est impossible, c'est d'une part le rejet pur et simple de cet objet (le prix en serait une destructuration, un effondrement sur le chemin du retour vers la situation d'effroi catastrophique) ; d'autre part, sont irréalisables l'introjection et la conflictualité interne. Pour que celle-ci ait lieu, il faut qu'un transfert d'énergie soit opéré du contre-investissement de fond (tourné comme on l'a vu vers la périphérie de la psyché), vers le contre-investissement proprement dit, celui que Freud identifie comme le seul mécanisme opérant dans le refoulement originaire¹². Il s'agit ici d'une deuxième clôture, véritable *clôture opérationnelle* qui différencie la psyché¹³. Cette clôture est, disions-nous, le résultat d'un *transfert* d'énergie. Entendre le mot transfert dans tous ses autres sens également. Il s'agit, en transférant, d'emprunter, de prélever sur cette dépense d'énergie tournée vers la périphérie, une quantité d'énergie qui contre-investit une source d'excitation *interne* (voir plus loin). Cette source ne peut s'établir que par la réouverture du jeu que propose l'analyse.

Cela dit, faisons d'abord l'éloge de la résistance. Freud pose l'essentiel d'un inconscient dynamique comme étant à la fois un inconscient contre lequel surgit une résistance (de la part du moi) et un inconscient lui aussi doué d'une sorte de résistance : résistance du pulsionnel, contrainte de répétition qui marque la durabilité face, tout d'abord, au monde extérieur et à ses masses d'énergie qui pourraient tout emporter ; ensuite, face au moi, dont les processus de liaison, laissés à eux-mêmes, aboutiraient à tout ficeler, à tout immobiliser. On ne souligne peut-être pas assez ce deuxième aspect : on fait de l'inconscient — soit en l'assimilant au biologique, soit en le « branchant » directement sur l'extérieur —, un système qui existerait sans problèmes de défense, ce qui est difficilement concevable. S'il y a des lois de l'inconscient (et la plupart des psychanalystes semblent s'accorder au moins sur cette idée), il y a nécessairement une délimitation à l'intérieur de laquelle ces lois sont valables et opérantes ; cette délimitation, pour se maintenir, doit nécessairement être défendue. L'*ego*-centrisme de bien des représentations de l'appareil psychique nous font trop facilement glisser vers une conception du pare-excitations comme protecteur du *moi*. Freud, quant à lui, ne semble pas le poser en ces termes. Le pare-excitations est une

protection de *toute* la psyché ; Freud parle même, dans *Au-delà du principe de plaisir*, de l'organisme tout entier¹⁴.

S'il s'agit de pouvoir accéder à ce transfert qui, de la périphérie et de l'objet périphérique, conduit à la constitution d'une topique psychique différenciée, il nous faut alors considérer la situation analytique comme le lieu d'une réouverture, d'une reprise des processus de refoulement originaire. J. Cournut écrit là-dessus que « l'apport supplémentaire d'excitation dû à la situation analytique accentue la lutte et accroît la dépense de contre-investissement jusqu'au moment où, dans un sursaut de survie induit par l'importation de représentations extérieures, s'institue une capacité de représentation et de refoulement¹⁵ ».

Cette importation, même si elle se fait dans un sursaut de survie, n'est pas due au hasard. Nous pouvons y reconnaître l'empreinte de l'analyste. Celui-ci, dans son travail d'interprétation même le plus épuré, peut-il éviter de *prêter* à son patient des représentations, des traductions possibles de l'énigme que lui-même il représente dans la situation analytique¹⁶ ?

Il faut se demander comment le sujet en vient à accepter de rouvrir le jeu, de se laisser proposer les effets d'une empreinte sans en craindre la destructivité. On sait que cela ne va pas sans les rééditions du traumatisme dans le cadre de l'analyse, provoquant bien souvent des agirs de la part de l'analyste et des crises dont on ne sort pas indemne, d'un côté comme de l'autre. L'analyste est alors convoqué dans un rôle à première vue impossible : maintenir le cadre analytique tout en acceptant que ce qui se passe est aussi « réel », et qu'il ne peut se cantonner dans une attitude du genre de celles que Ferenczi nommait « hypocrisie professionnelle ». Dans ces situations, Cournut parle quant à lui, presque en s'excusant, de « coup de force » qu'il a été amené à faire avec certains patients. Mais l'analyste a-t-il le choix ? Cela n'est pas évident. Difficile d'imaginer en effet ce transfert d'énergie qui pourra à terme mener à une structuration interne, et par là au deuil et à la symbolisation, sans concevoir que l'analyste sera amené à occuper cette position algique, indissociable de son rôle complémentaire de contenance et d'apaisement. Position algique, disons-nous, en ce que l'analyste devient, qu'il le veuille ou non, le porteur de quantités d'énergie qui auront à passer du côté de l'analysant. Est alors

décisif l'accès, par l'analyste, à des modes de représentation éventuellement transmissibles, faute de quoi l'« énergie » risque de passer quand même, mais sous une forme non utilisable par l'analysant, et ayant de ce fait une valeur traumatique. La « transmissibilité » des représentations surgies en cours de séance n'est pas une question de maîtrise ou de savoir-faire, mais bien une question d'ouverture de l'analyste à des formes de pensée qui soient au plus près des sources originaires de la représentation. Dans le cas du travail avec la psychose, Piera Aulagnier, dans un texte qui mériterait à lui seul une étude approfondie, parle à ce sujet d'« actes de parole » ; elle précise que ceux-ci « ne sont pas des interprétations au sens propre du terme ce qui impliquerait entre un vécu lointain et le vécu transférentiel une relation causale et actuelle ici absente¹⁷ ». Elle appelle encore cela des « reconstructions figuratives » ; ce sont des paroles de l'analyste qui impliquent un « apport nécessaire » de sa part : « proposer [au] sujet un *tableau* qui “ redétourne ” son regard vers l'extérieur, qui lui permette de retrouver un “ vu ” apte à tirer à lui une partie de l'affect qui accompagnait la représentation “ en soi ” (le non-dicible)¹⁸. » Dans le cadre conceptuel d'Aulagnier, cela suppose chez l'analyste la capacité de penser, dans ces moments décisifs, au plus près des figurations pictographiques¹⁹.

Ces considérations sur *l'apport* de l'analyste nous ramènent ici une question que les écrits de Winnicott ne cessent de poser, surtout que celui-ci est davantage connu pour ses analyses où le *holding* joue un rôle important. Tant François Gantheret que Jean-Bertrand Pontalis ont souligné le fait que Winnicott, en mettant de l'avant la mère *good enough*, n'a pas tenu compte de la mère excitante, séductrice que celle-ci est tout à la fois²⁰. Reprise dans le cadre de l'analyse, cette remarque nous amène à considérer que l'analyste le mieux disposé au *holding* thérapeutique ne doit pas négliger ce que ses meilleures intentions comportent d'excitation ou, pour le dire comme Laplanche, de séduction. Les « transferts d'énergie » conduisant à une éventuelle structuration psychique ne sont donc pas des mécaniques internes, individuelles, mais impliquent nécessairement l'apport, l'empreinte, de l'autre. C'est dans ce sens également que le cadre analytique est le lieu de réactivation de la séduction originare (et, à la limite, du refoulement originare). Sauf qu'il y faut un travail de détraduction avant que cette réactivation puisse être structurante. Or

chacun détraduit avec plus ou moins de facilité, selon l'importance des enjeux, selon les risques de souffrance encourus.

Dans les cas qui nous occupent ici, c'est devant l'abandon de cette position, disons *nostalgique* qu'hésite l'analysant²¹. Hésitation fort compréhensible puisque les aménagements énergétiques, mêmes épuisants, qu'il a été capable de faire, tiennent néanmoins en respect le danger d'une désorganisation massive. Les mouvements transférentiels et contre-transférentiels qui s'ébauchent et qui sont susceptibles de mener à un changement de position supposent la mobilisation du sado-masochisme qui, dans le cadre de l'analyse, n'est jamais de tout confort ni pour l'analyste ni pour l'analysant²². Cette mobilisation, avec la fantasmatique qui l'accompagne, est toutefois de loin préférable au maintien de l'analyste en position d'objet nostalgique. Position qui, bien que l'on puisse l'apparenter à un transfert — si l'on donne au mot un sens très large —, constitue plutôt une impasse ; il n'y a alors ni empreinte, ni emprunt : la situation est gelée dans une tentative de l'analysant de maintenir l'analyste à la fois comme présent (lui évitant la douleur de la perte) et comme absent (lui évitant la douleur de l'intrusion appréhendée). L'analyste lui-même est alors ce bouche-trou que nous évoquions plus haut, objet à la fois d'espoirs et de reproches, dans un recommencement incessant où la perlaboration se fait attendre. Il y a pourtant répétition, notera-t-on. Mais si le transfert est lui-même une répétition, il n'est pas sûr que nous puissions appeler transfert une répétition de ce genre, si par transfert nous entendons bien un *transport*, c'est-à-dire un mouvement énergétique avec investissement de représentations substitutives. Je pense bien que même dans les cas les plus « figés » il doit exister un tant soit peu de ce transport, autrement nous aurions affaire au délire et aux hallucinations. Mais comme le temps peut paraître long avant que ce mouvement soit perceptible, avant que quelque chose bouge assez pour pouvoir dire qu'il y a du jeu !



Sur l'énergie psychique

À l'appui de ces remarques sur le transfert, nous pouvons invoquer, malgré leur aspect inévitablement métaphysique, des considérations purement

économiques. Le contre-investissement de fond tel que défini par J. Cournut suppose en effet une relative inorganisation de l'intra-psychique. Le gros des énergies est, comme nous l'avons vu, tourné vers la défense périphérique, vers le plus urgent. Les forces psychiques du sujet sont mobilisées vers cette tâche de survie, à l'image de ce garçon d'un conte hollandais, qui ayant découvert une fissure dans la digue face à la mer, y fiche son doigt pour empêcher l'eau de s'infiltrer, mais se retrouve dès lors prisonnier de sa fonction et incapable d'aller chercher de l'aide.

On pourrait parler ici d'énergie liée, par opposition à l'énergie libre. Mais on sait que cette façon de considérer l'énergie psychique ne va pas sans difficulté. À la suite de Laplanche et Pontalis, Cournut rappelle bien que tout en citant à ce sujet Breuer, Freud utilise en fait les termes *énergie libre* et *énergie liée*, parfaitement à l'envers. Tout comme son ami, il s'en réfère pourtant à cette terminologie empruntée à la physique. Dans *Vie et mort en psychanalyse*, Jean Laplanche a bien montré en quoi les usages différents de ces termes sous-tendent des conceptions différentes du fonctionnement psychique chez Freud et Breuer²³. Par ailleurs, il est bien embêtant de s'en référer à la physique à propos d'une « énergie » qui ne saurait se comparer à ce que les physiciens désignent par ce mot. Le terme nous est toutefois nécessaire, puisque nous parlons bien de fatigue, d'épuisement et d'autres situations qui inévitablement supposent une quantité d'énergie, disponible ou non.

Or la différence essentielle entre la conception freudienne du fonctionnement psychique et celle de Breuer, c'est que Freud s'intéresse à un système fermé là où Breuer, conséquent avec la physiologie de son temps, suppose un système ouvert. Là où Freud pose un inconscient dynamique (avant la lettre), c'est-à-dire impliquant un jeu de forces, de résistances, avec des lois internes parfaitement *anti-physiologiques* (telle la tendance à la décharge complète), Breuer se réfère à un système homéostatique, réglé comme tout autre système biologique. Freud cesse d'être biologiste pour fonder le point de vue psychanalytique alors même qu'il se pense (ou se dit) en parfait accord avec Breuer²⁴.

Mais cette fermeture, dans l'optique freudienne, du système inconscient, essentielle pour pouvoir y faire régner les processus primaires, n'est toutefois pas incompatible avec des conceptions actuelles d'un système vivant, bien au contraire. Le concept de *clôture opérationnelle* aujourd'hui utilisé dans la théorie des systèmes dits *autopoïétiques* (qui se construisent eux-mêmes) nous semble décrire très adéquatement le mouvement de clôture de l'*Ics* qu'est le refoulement originaire²⁵. Celui-ci, rappelons-le, consiste selon Freud en un seul mécanisme : le contre-investissement. Au-delà de la ressemblance des termes, ce qui distingue ce contre-investissement proprement dit d'avec la notion proposée par Cournut de *contre-investissement de fond*, c'est essentiellement *ce qui* est contre-investi. Excitateur périphérique dans le contre-investissement de fond, excitateur interne (corps-étranger interne), dans le cas du refoulement originaire. Il est tentant de poursuivre la mise en rapport de ces deux contre-investissements en pensant que pour que la psyché puisse se structurer en se divisant intérieurement, quelque chose a dû être intériorisé et chassé tout à la fois. « Chassé » à l'intérieur, ou encore « fui », par le moyen de cette scission interne constitutive de la topique psychique. L'énergie de cette « fuite », on ne peut la concevoir qu'empruntée à la somme d'énergie qui servait à contre-investir la périphérie ; et il faut supposer cette dernière suffisamment « sûre » pour que ce transfert d'énergie ne représente pas de risque. Les métaphores militaires chères à Freud sont, comme on le voit, toujours utiles. Dans les deux contre-investissements, l'énergie ainsi employée peut être dite *liée*. L'énergie libre, nous la retrouverons dans l'énergie librement mobile des processus inconscients, permettant déplacements et condensations. Cette énergie libre se présentera sous forme d'angoisse si le retour du refoulé ne trouve pas de représentation pour la lier à nouveau (dans la phobie, par exemple).

Il nous semblerait cependant plus utile de qualifier l'énergie par la fonction qu'elle remplit. Une *énergie de fond*, employée à contre-investir la périphérie (sans représentation interne), est en partie *transportée* vers la ligne de refoulement originaire qui jette les bases d'une structure interne, d'une « circuiterie » (qu'on pense aux réseaux neuroniques du *Projet de psychologie scientifique*) offrant une résistance à l'écoulement de cette même énergie. Nous appellerions celle-ci *énergie de clôture interne*, se subdivisant

elle-même en *énergie de résistance* — c'est l'énergie du contre-investissement proprement dit, qui endigue les objets partiels, objets-sources d'excitation internes — , et en *énergie de transfert*, décrivant cette part d'énergie mobilisable tant du côté de l'*Ics* (processus primaires) que du côté *Pcs* (formation de substituts)²⁶.

Nous employons sciemment l'expression *énergie de transfert*, voulant marquer que le transfert, en effet, ne saurait se concevoir dans le plein sens du terme sans l'opérationnalité de la clôture interne du refoulement (primaire — ou originaire — et secondaire). C'est en quelque sorte donner un écho à l'opinion fort contestée de Freud qu'il n'y a pas de transfert dans les psychoses. Après ce que nous venons de développer ici, nous serions bien tentés de reposer la question. Encore une fois, la répétition est-elle nécessairement un transfert ? L'investissement massif dont fait l'objet le thérapeute dans le traitement analytique de patients psychotiques correspond-il à une définition rigoureuse du transfert ? L'importance primordiale du *contre-transfert* dans ces situations ne devrait-elle pas nous porter à nous réinterroger là-dessus ? Non pour conclure comme Freud qu'il n'y a pas d'analyse possible dans ces cas — l'expérience semble montrer le contraire — , mais pour interroger ce qu'il y a *d'autre, de différent*, dans la métapsychologie des structures autres que psychonévrotiques.

L'investissement prépondérant de la périphérie, dans ces structures « autres », peut être dit ne jamais manquer. Objet « périphérique », disions-nous plus haut, dans les investissements nostalgiques où le deuil est bloqué ; objets persécuteurs dans les psychoses, constamment retrouvés par voie d'identification projective, renouvelant l'excitation du dehors, dans un rapport au monde constamment agité. Rapport constamment maintenu sur le mode de l'empreinte. Empreinte que le travail analytique, s'il doit en permettre une appropriation, se doit de retracer : au double sens de retrouver et de réinscrire. Ce qui ne va pas sans douleur.

NOTES

* Ce texte est basé en grande partie sur la discussion d'un article de Jean Cournut (« Les deux contre-investissements de l'excitation », *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 39, printemps 1989), discussion tenue à l'automne 1991, dans le cadre du Colloque « *Clinique du vide et du trop-plein* » du Service de psychologie de l'Hôpital du Sacré-Cœur (Pavillon Albert-Prévost).

1. J.Cournut, *op. cit.*, p.88.

2. S. Freud, « Le refoulement », in *Œuvres complètes—Psychanalyse*, Vol. XIII, Paris, P.U.F.
3. S. Freud, « Au-delà du principe de plaisir », in *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1981, p. 72 ; *Inhibition, symptôme et angoisse*, Paris, P.U.F., 1981.
4. S. Freud, « Au-delà du principe de plaisir », *op. cit.*, p. 72.
5. *Ibid.*, p. 73.
6. *Ibid.*, p. 74 (nous soulignons).
7. J.-B. Pontalis, « Sur la douleur (psychique) », in *Entre le rêve et la douleur*, Paris, Gallimard, Coll. TEL, 1977, p. 261.
8. S. Freud, *Inhibition, symptôme et angoisse*, *op. cit.*, p. 101.
9. J.-B. Pontalis, *op. cit.*, p. 263.
10. S. Freud, *op. cit.*, p. 100.
11. Pontalis encore : « La scène psychique peut paraître peuplée, mais elle est peuplée d'ombres, de figurants, de fantômes, la réalité psychique est ailleurs, mois refoulée qu'enkystée. » *op. cit.*, p. 263.
12. S. Freud, « Le refoulement », in *Métapsychologie*, Gallimard, Folio, ou in *Œuvres complètes—Psychanalyse*, Vol. XIII, Paris, P.U.F.
13. Plusieurs auteurs ont abordé à fond cette question de la clôture psychique. Voir notamment A. Green, « De l'Esquisse à L'interprétation des rêves. Coupure et clôture. » *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 5, printemps 1972 ; J. Laplanche, *Problématiques V — Le baquet. Transcendance du transfert*, Paris, P.U.F., 1987. J'emprunte la notion de clôture opérationnelle à Francisco Varela, *Autonomie et connaissance. Essai sur le vivant.*, Paris, Seuil, 1989.
14. S. Freud, *Essais de psychanalyse*, Paris, Petite bibliothèque Payot, 1981.
15. J. Cournut, *op. cit.*, p. 91.
16. Jean-Pierre Bienvu a souligné cet aspect lors du Colloque international «Nouveaux fondements pour la psychanalyse» ; voir les *Actes* de ce colloque, à paraître aux P.U.F. en 1993.
17. Piera Aulagnier, « Du langage pictural au langage de l'interprète », in *Un interprète en quête de sens*, Paris, Ramsay, Coll. Psychanalyse, 1986, p. 344.
18. *Ibid.*, p. 348.
19. Mais Aulagnier précise que : « Ces " reconstructions figuratives " ne sont pas des créations poétiques, les conséquences de je ne sais quel état de participation " mystique " avec l'inconscient de l'autre, elles présupposent au même titre cette relation nouvelle que l'analyse de l'analyste et sa prolongation dans l'exercice de son métier lui ont permis d'instaurer avec son propre inconscient et un ensemble d'apports que seule la connaissance de la théorie peut lui offrir. » *Ibid.*, p. 353.
20. François Gantheret, *Incertitude d'Éros*, Paris, Gallimard, Connaissance de l'inconscient, 1984 ; Jean-Bertrand Pontalis, *La force d'attraction*, Paris, Seuil, 1990.
21. Au moment de mettre ce texte sous presse, paraissait une communication de Claudette Lafond intitulée « Spécificité de l'objet nostalgique », (*Revue française de psychanalyse*, LVI, n° 5, 1992, p.1659-1663), que je ne peux que signaler ici.
22. François de Carufel a examiné l'élaboration du sado-masochisme dans la position de l'analyste dans « Le contre-transfert de base » ; Martin Gauthier, a de son côté exploré la question du masochisme en rapport avec la séduction dans « De l'objet secourable » ; ces deux textes sont paraîtront en 1993 in *Actes du Colloque international «Nouveaux fondements pour la psychanalyse»*, Paris, P.U.F.
23. Paris, Flammarion, Coll. Champs.
24. S. Freud, J. Breuer, *Études sur l'hystérie*, Paris, P.U.F., 7e édition, 1981.
25. Voir Francisco Varela, *op. cit.*
26. S. Freud, « Le refoulement » et « L'inconscient », in *Métapsychologie*, Gallimard, Coll. Folio. ou in *Œuvres complètes—Psychanalyse*, Vol. XIII, Paris, P.U.F.